

LA CULTURE ÉPUISEE ?

BARBARA FOURNIER

Il y a quelques semaines, la parution d'un livre faisait l'effet d'une petite bombe dans le monde germanophone, *Der Kulturinfarkt*¹, cosigné par Pius Knüsel, directeur de Pro Helvetia, et trois auteurs allemands, avec pour sous-titre : « Trop de tout et partout la même chose ». Un an plus tôt, Jean Clair dans un livre au titre tout aussi évocateur annonçait *L'hiver de la culture*². Bref retour sur le pamphlet brillant d'un intellectuel en colère.

Sans doute les auteurs de « L'infarctus culturel », qui jugent l'offre culturelle allemande élitiste et surdimensionnée, et Jean Clair, qui fustige la marchandisation à outrance de la culture et la perte de sens, ne s'entendraient-ils pas sur les causes et les remèdes à apporter à la culture qu'ils jugent malade, mais tomberaient-ils d'accord sur l'examen des symptômes.

De la culture du culte au culte de la culture

Ancien conservateur des Musées de France, auteur de grandes expositions internationales, académicien, essayiste et écrivain, Jean Clair dresse, en neuf brefs chapitres, un réquisitoire cinglant contre un monde de l'art qui a substitué « la culture du culte au culte de la culture ». Derrière cette formule lapidaire, un constat. Pour Jean Clair, la crise de la culture est d'abord celle d'une civilisation qui donne des signes d'épuisement. Evoquons ici l'effondrement de la langue à laquelle comme Karl Kraus, cité en ouverture de son livre³, il accorde une importance primordiale. Mais aussi le rapport brisé avec le passé qui en rend les témoignages de plus en plus inintelligibles, la rupture consommée avec le sacré, qui était à la source même de la culture, et une marchandisation des objets culturels, dont la pléthore dissimule le vide dans lequel se retrouve plongée une génération en mal d'ultime aventure collective.

Perte d'aura et histoire de madone

Etrange paradoxe : d'un côté, une offre qui explose,

des foules qui se déplacent en masse dans les lieux de culture, et de l'autre une perte de sens qui se creuse comme un vertige. « L'œuvre d'art, explique Jean Clair dans un entretien, n'a pas perdu son magnétisme, elle a perdu son aura ». Cette aura que Walter Benjamin décrivait comme « cette singulière trame de temps et d'espace : apparition unique d'un lointain, si proche soit-il »,⁴ que revêtait son caractère d'absolue unicité, s'opposant à toute banalisation ou standardisation.

Pour illustrer son propos, Jean Clair cite l'exemple de la chapelle d'Arezzo qui contenait une fresque de Piero della Francesca intitulée *La Madonna del Parto, La Madone parturiente*. Les femmes enceintes des alentours venaient régulièrement lui rendre hommage. Mais la fresque a ensuite été déplacée dans une école désaffectée, placée sous verre, et la voici désormais exposée aux flots de touristes qui passent par là avant de se rendre dans les boutiques de souvenirs.

Pas la fin du monde, mais...

Cette décontextualisation de l'œuvre d'art ne fait que s'amplifier par la multiplication des *showrooms* que Jean Clair traite sans ménagement d'*abattoirs culturels*. Il écrit : « Ennui sans fin de ces musées. Absurdité de ces tableaux alignés, par époques ou par lieux, que personne à peu près ne sait plus lire, dont on ne sait pas pour la plupart déchiffrer le sens, moins encore trouver en eux une réponse à la souffrance et à la mort. »

Au lien de transcendance qui nous unissait à la culture, « ce grand chaudron dans lequel se fon-

daient toutes les disparités de la société », a succédé la promotion d'artistes-phénomènes devenus des rouages bien huilés du marché de l'art, marques fiables converties en produits financiers, que le musée accueille à bras ouverts.

L'hiver de la culture n'est sûrement pas la fin du monde, mais ce que déplore par-dessus tout son auteur, c'est la pétrification de nombre de vrais talents dans ce nouvel âge de glace. « Combien d'artistes, dans le siècle qui s'est achevé et dans celui qui commence, incomparablement plus maltraités que leurs compagnons de la fin de l'autre siècle qu'on avait appelé des artistes « maudits », ont-ils disparu, en effet sacrifiés, dans l'indifférence des pouvoirs supposés les aider, morts sans avoir été reconnus, désespérés trop souvent de cette ignorance ? C'est pour eux que ce petit livre aura été écrit. »

Après l'hiver

Une des grandes forces de *L'hiver de la culture*, réside, et c'est là une belle revanche, dans une lecture culturelle qui permet la désacralisation des acteurs, des faiseurs, des produits, des consommateurs de la culture. En ce sens, dans l'effet produit, il rejoint l'essai allemand *Der Kulturinfarkt*. Interroger la culture et la place qu'elle occupe dans la société d'aujourd'hui, dans nos vies et dans nos représentations, en considérer les impasses et les faux-semblants, sans tabou, mais aussi les capacités de réinvention, exigent des *veilleurs*, *amateurs* critiques, insatisfaits donc insatiables. Dans le sillage des débats qu'ils entraînent, les auteurs de ces deux petites « bombes » littéraires, parmi d'autres, font remonter ce *soleil de la culture*, cher à Karl Kraus, au ciel d'une saison nouvelle qui, après l'hiver et l'infarctus, donnerait à rêver d'une renaissance...

Notes

- 1 Klein Armin, Knüsel Pius, Opitz Stephan & Haselbach Dieter (2012). *Der Kulturinfarkt*. Hamburg : Knaus Verlag.
- 2 Clair Jean (2011). *L'hiver de la culture*. Paris : Flammarion.
- 3 « Quand le soleil de la culture est bas sur l'horizon, même les nains projettent de grandes ombres. »
- 4 Benjamin Walter (version 1939). *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Paris : Gallimard folio plus.